

Elle

julie heyde

一一一

conte poétique
indiscipliné

La poésie,
avant même d'être un genre,
est un état de l'âme humaine,
la singularité d'un regard sensible
sur un monde en éternel mouvement.

PASSE PAR LES VILLAGES,...

Une raie de lumière traverse le magasin. lupita,
derrière le comptoir, regarde la poussière des graines,
fraîchement emballées, flotter dans l'air. otis est
probablement sur le paquebot qui le ramène auprès des
siens en Amérique. La guerre se termine. Rien ne sert de
rester. Un sous-officier américain au Port après guerre,
ça n'a pas beaucoup de sens. Ses mains tremblent
légèrement.

Une bouteille de Vosne Romanée grand cru de
Bourgogne 1926, l'année de naissance de son fils,
est ouverte sur la table.

SOIS DOUCE ET FORTE.

La Bonne Semence est un magasin de graines et d'outillage en honneur à l'amour de lupita pour les choses de la terre. Chaque matin de chaque jour jusqu'au dernier, elle y déroule son temps. Des petites mains s'affairent dans la cuisine à l'arrière de la boutique pour emballer les prémices à la nature dans des sachets en papier kraft.

Elle porte la tête haute, les cheveux fins et ondulés, dorés comme les blés. Deux océans pour voir le monde. La vie lui apprend à ne pas détourner le regard.

... QUE LE BRUIT DES FEUILLES DEVIENNE DOUX.

La brise transporte l'odeur des mangues et des litchis. Entre les branches des arbres fruitiers, lupita entend la terre lui transmettre sa mélancolie. Les noyaux tombés sur le sol s'enfoncent dans la terre humide. Les dimanches après-midi sont sans fin. Panier sous le bras, elle caresse les fruits de la terre. A l'ombre des feuillages, elle remplit ses poumons.

... DÉDAIGNE LE MALHEUR,

La chair de sa chair, son sang, son fils, son unique fils,
tombe la tête la première, de trois mètres de haut.
De peu, il en réchappe. Les mains sur sa robe noir
marquent le temps arrêté. Reste pour unique témoin un
trou. Un trou dans la tête.

lupita est calme. Les mains posées sur les hanches,
elle retrousse ses manches et démarre chaque
journée avec l'énergie du dernier jour. Son amour
pour la vie est plus fort que toutes les cruautés que
cette putain met sur son chemin.

NE FAIS RIEN.

Autour de la table, son fils, sa belle-fille, ses petits-
enfants, les cousines de Sainte-Rose.
Sur la table, gibiers, langoustes, huîtres, bons vins.
Aux murs des trophées de chasse.
Sur les genoux, un accordéon.
Le temps d'une nuit, le travail, n'existe plus.
L'espace et le temps s'inscrivent à l'encre indélébile.

ÉVITE LES ARRIÈRE-PENSÉES.

Après le dîner, elle appelle son petit-fils. Son fils n'est déjà plus. L'air lui manque. Son regard esquisse la crainte de ne pas remporter cette bataille. Une petite tache brune dans ses poumons, l'empreinte de la poussière inspirée toutes ces années. Elle expire son dernier souffle, tire le rideau d'une ultime journée passée parmi les semences et retourne à la terre par une douce nuit d'hiver.

plus qu'une vie

... ENCORE PLUS.

Elle confie à celle que je suis jadis le soin de raconter l'Histoire, celle qui précède la maternité, l'assujettissement à l'amour de l'autre, cette part de notre vie qui contient toutes les autres, ce laps de temps très court, immense et vertigineux à la fois, ce temps de la découverte du monde qui est le notre, le nous qui habite les rêves, les nuits, cet autre lieu de nos existences.

NE DÉCIDE QU'ENTHOUSIASMÉ.

j'ai des passions ardentes pour l'indiscipline

SURTOUT AIE DU TEMPS...

Elle est ma plus chère amie, je La rencontre au hasard de la vie, dans un temps lointain. Nous célébrons des fêtes solitaires par temps de pluie sur une île perdue au milieu de l'océan, ivre de la musique, des odeurs de tabac et de café frais. Elle change ma vie. Mon histoire avec Elle, change ma vie. J'ai beau chercher, son nom ne me revient pas, il s'égare quelque part dans les méandres de l'Histoire.

Je vis dans un château d'eau abandonné, Elle, m'y installe sans même le savoir. Elle dresse un autel dans le corps d'un autre. Elle est cet excès de confiance et d'espoir dans ce qui fait son monde. Il faut le dire, Elle se trompe, ça la rend absolument belle de vie. Si peu lui suffit. Elle, est devenue sourde à ma voix.

Avec le temps, Elle m'oublie, je m'interdis de La quitter. quelque chose me pousse à rester dans son sillage, je La regarde, je La sens chaque jour.

Quelque temps avant la grande tempête, son ventre commence à s'arrondir et des nuages de poussière tissent de fines lignes entre Elle et moi. Une brèche s'ouvre. Je sais bien faire ça, me glisser dans les brèches, liquide, le mouvement m'habite. Résonnent en moi les profondeurs de toutes les me.è.r.e.s.

...MÉPRISE LA VICTOIRE.

Elle, comme des milliers d'autres, attend le retour de ce corps viril qu'Elle dresse en divinité. L'espace de ces bras musclés dans lesquels Elle m'oublie, n'est plus. Elle pleure toutes les larmes de son corps, hurle aux astres son incompréhension avant de revenir à la vie par la chair qui, irrémédiablement, continue d'être en mouvement. Ses courbes lancent des vagues immenses aux yeux du monde à l'arrêt. La vie continue son chemin en Elle.

...FOUS-TOI DU DRAME DU DESTIN,

Elle trouve la force de quitter la terre ferme et s'exile sur une île au milieu du Pacifique. Une cabane l'y attend. La trace silencieuse de mon existence.

Elle est assise au bord de l'eau, le ventre rond de l'enfant qui est en Elle. J'ai envie de pleurer, de transvaser quelques gouttes de ma mer intérieure à l'océan du monde. Je sais que demain sera sombre et lumineux.

Elle pense à l'enfant qui grandit en Elle, à sa solitude, au monde des humaines qui se réorganise. Elle ne sait pas pourquoi - je le vois à son regard vide - Elle est là face à l'océan. Dans son dos, quatre murs de bois recouvert d'un toit en feuilles de palmier tressées, un matelas posé à même le sol, un abri dans sa plus pure expression. Ses jours se résument à subsister.

Petit à petit je L'observe se rapprocher de moi, du monde, de l'air, de l'eau, du feu. Je Lui parle à travers les grains de sable entre ses orteils, au-delà des feuillages qui effleurent sa peau, tranquillement dans l'eau qui se déverse dans sa bouche, parcourt sa gorge, se répand dans chacune de ses cellules et celles de l'enfant.

Au lever du jour, le moment venu, dans un cri abyssal, Elle met au monde l'enfant.

il porte un organe génital mâle

Elle regarde avec intensité l'enfant sans vouloir le nommer. Le langage induit en erreur, trompe la nature et tue peut-être. Elle se fie aux liens qui les unissent au-delà de leurs corps pour que l'Être s'identifie aux vivants. Nommer appartient au passé, être est ce qu'il nous reste. C'est un cadeau immense d'abandonner les mots, une fêlure dans le signifiant qui permet à la lumière, à l'air et à l'eau de passer.

Au-delà de son regard, Elle me voit, au-dessus de ce corps juste né d'Elle, j'existe à nouveau. Son amour noue mon destin à celui de l'enfant. À compter de ce jour, lui et moi œuvrons sans échanger un mot.

L'enfant et moi avons cela en commun, notre sauvagerie. Les émotions effleurent notre peau, nous échappons aux mots, ils ne suffisent pas. De lignes droites, en courbes, de points en points, nous La cherchons, Elle qui est là depuis toujours, que nous entendons la nuit. Le jour nous L'appelons entre les vagues. Nous manions les langues sans chercher à les dompter et parfois nous pleurons, replié dans un coin.

METS-TOI DANS TES COULEURS,

nous sommes fatiguées
nous sommes sollicitées
tout le temps
sans même nous en rendre compte
nous marchons nuit et jour
nous perdons espoir en l'homme
nous élevons leur descendance, hommes et femmes
nous pouvons être autre
cela arrive et devrait nous inspirer
nous perdons notre temps à nous excuser d'exister
nous sommes
nous valons, si ce n'est plus, alors au moins autant
nous abandonnons notre richesse
en espérant être reconnu par l'autre qui n'est pas nous
nous sommes folles d'espérer
nous devrions nous voir nous-même
mutuellement
comme un nous essentiel, grand, beau
nous représentons cinquante pour cent de la population
mondiale
nous disparaissions après cinquante ans
nous disparaissions et réapparaissons
le cycle va, vient
nous sommes source de vie
ne reste plus que nous
je suis nous

...APAISE LES CONFLITS DE TON RIRE.

Peu de temps après, reviennent les sourires, les fous rires. Elle fait confiance à l'enfant. Il sait revenir au bonheur et laisse la vie couler entre ses lèvres. Je regarde l'enfant grandir, sur ce bout de terre, il est plus souvent recouvert d'eau que d'air. Elle passe des heures à veiller sur lui, dialoguant avec les vagues et les courants pour ne pas qu'ils emportent ce qu'il lui reste d'Elle.

J'entends au-delà des mers les rumeurs du monde qui s'agite, et se réorganise inexorablement. Je ne suis rien de tout ça et pourtant je suis attachée à Elle par qui la vie passe. Les premières histoires résonnent, Elle sait que l'enfant est porteur d'espoir. Elle excelle dans l'interprétation des bruits. En silence, nous reprenons contact et ensemble veillons sur les précieux fruits de la vie. L'enfant voit lui aussi, mais décide délibérément d'ignorer une quelconque hiérarchie. Il s'illumine par la grâce de l'eau, sous les lumières sous-marine qui se diffractent à l'infini dans un mouvement continu du vivant immergé.

...FAIS DES DÉTOURS.

Elle, entre dans la vie à coup de poings, Elle se met à nu, sans flancher, Elle fait du bruit en échouant. Ensemble nous marchons sur la ligne du désir, un outil entre les mains pour décrouter les vieilles histoires et inventer les nôtres. Dans la pierre, nous taillons nos pensées brutes, naît ce qui doit advenir. Ni toi, ni moi, ni lui, ne savons.

NE SOIS PAS LE PERSONNAGE PRINCIPAL.

*Je porte une promesse d'avenir vers le jour qui vient.
J'ai un pacte avec la sagesse de la nuit.*

Je vis sur une île au milieu du pacifique, habitée
d'oiseaux sauvages. Je suis scandaleusement absente, air
qui coule, eau qui descend de la montagne, je m'échoue
dans la mer pour remonter au ciel et retomber sur la
terre.

Je ne m'arrête jamais, comme l'aube, je m'échappe à
moi-même. Le temps d'un coup d'œil, le rose du coin du
jour devient une lumière vive.

Je bois cette eau, liquide puis gazeuse. À chaque
barrage, je me faufile sous la roche, ne crains pas les
profondeurs et m'emplis de l'espoir qu'un chemin
existe pour continuer ma route. Je me transforme en
messagère pour les vivants, surgissant à l'aube avec la
force du bon sens ponctuée d'une confiance absolue
dans les moments sombres.

Je cours vite, très vite, toujours plus vite et j'ai
l'impression de m'envoler, la vitesse m'enivre, un
guépard des mers, qui la nuit venu se transforme en
paresseux spongieux, une étoile au fond de l'océan qui
depuis son rocher regarde passer le flot des vies, des
courants et des tempêtes.

Je m'efforce de ne pas tenir ma place, mais de trouver
ma place. Chaque jour qui naît, je remets en question
mon existence et m'abandonne à l'absence de sens et de
destination. Je chemine sans but, j'erre dans le temps et
l'espace, je fais confiance à la vie et à la mort.

LAISSE-TOI DISTRAIRE.

danse	tant que ceci
Shush,	t'es donné
entre en transe	danse
Shush,	Shush,
tout ton corps	
sous l'eau	
danse	
Shush,	
écoute	
tais-toi	
danse	
Shush,	
empty	
petit,	
danse	
Sush,	
fais taire	
le monde autour	
danse	
Shush,	
l'ombre tombe	
sur le toit du monde	
danse	
Shush,	
après la violence	
la mort	
danse	
Shush,	

...INTERVIENS...

Celles sous les pieds desquelles, la terre donne sens aux saisons

Celles qui, le regard vers le ciel, allongées entre les pieds de vigne, attendent que le temps passe en rêvant

Celles qui courent d'un chai à l'autre le regard plein de fierté d'avoir transformé le fruit de la terre en ivresse

Celles qui s'impatientent en regardant tomber la pluie

Celles qui craignent à chaque hiver que le printemps ne revienne pas, que les bourgeons oublient d'éclore

Celles qui admirent le paysage transformé en or sous les rayons du soleil rasant

Celles qui savent, en voyant les feuilles de vignes devenir bronze, que c'est le bon moment

Celles qui organisent et s'assoient face aux collines pour déguster un bon vin

Celles qui, le regard intense, scrutent le monde, sentent la fin proche

Celles, qui le coeur lourd, ne savent plus que faire de la terre

Celles qui portent la responsabilité de mettre fin à une lignée d'artisans du cycle de la vie

Celles qui, même après la mort de leurs maris, continuent

Celles qui portent la douceur du crépuscule en elles

Celles qui énervent mais n'en ont que faire

Celles qui rugissent en silence refusant de suivre les voies toutes tracées

Celles qui, déracinées, imaginent le prochain pas de l'humanité

quand Elle,

Elle, pieds nus, marche dans le sable et ressent l'énergie
 de la terre la traverser jusqu'à son visage,
 Elle, face au vent, goûte à la présence des absents
 Elle, ne cesse de s'éloigner des codes quand tout l'y
 ramène
 Elle, implore son ancre de lâcher la bride de l'animal
 sauvage
 Elle, se rapproche de toutes choses par les mots
 Elle, croyant atteindre la liberté, se retrouve coincée
 dans un cadre trop serré
 Elle, ne respire vraiment qu'au grand air
 Elle, comprend, quand son premier amour la quitte, que
 sa vérité est ailleurs
 Elle, découvre dans les larmes que les rêves sont fait
 pour être vécu
 Elle, continue de s'égarer chemin faisant
 Elle, cré avec la puissance de la nature
 Elle, se fait confiance

 Elle est cette femme qui cherche sa vérité, ses racines,
 sa terre, celle de ses ancêtres, celle qui l'inspire et la
 nourrit, celle qui est au commencement de toutes choses
 et nous attend irrémédiablement à la fin
 Je suis celle qui les porte toutes en moi et les transmets à
 l'enfant

CHERCHE LA CONFRONTATION,...

...le son des larmes sur l'oreiller
Les cris étouffés.

Le silence
Rien.

Elle ne peut s'empêcher de tomber
Se sont des rêves vivants
en chair
qu'Elle touche
que je partage

Dormir
Le réel caché dans les rêves nocturnes.

qui du mirage ou de la réalité est Elle ?

...CONSIDÈRE CHACUN DANS SON IMAGE.

Je la regarde prendre ses habitudes.
Elle lutte.

Elle est assise sur une chaise en bois, ayant appartenu à sa grand-mère, devant un petit bureau au plateau de marbre froid, comme ses doigts, qui tiennent serrés, sûrement un peu trop, une plume au sommet enneigé. Enfant, Elle regarde les mains de son père et de sa mère en se demandant pourquoi ils ne sortent pas de leurs écrins leurs armes pour lutter bruyamment, en silence. Parfois, Elle ouvre les boîtes délicates et regarde les deux corps allongés, comme chacun de ses parents.

Elle lève la plume, Elle hésite. Je parle à travers Elle sur le papier qui glisse. L'eau, l'encre, les fibres se mélangent, je descends le long de son bras fragile et musclé, m'étends entre les lignes de ses doigts fébriles. Tous les matins, Elle débouchonne son arme de poing. Le vivant lui dicte sa direction, les lois des hommes ne sont plus. Librement, Elle laisse parler ce qui résonne en Elle, la nature, d'ici et d'ailleurs, d'hier et d'aujourd'hui. Le marbre sent son âme transpirer, la pleine lune de la veille attire l'encre à travers lui. Elle ne maîtrise plus ni sa main, ni son corps. Elle écrit et parle du monde dans une langue universelle, le vent qui sèche l'encre, comprend chaque signe qui se dessine, déchiffre les mouvements de sa main.

Comprends tu seulement que tu te tiens devant et derrière Elle, que sans même le savoir Elle t'épie. Tu fournis l'eau de son moulin qui ne peut s'arrêter de moudre la matière de tes pensées. Tu regardes l'autre qui te regardant écrit. Vois-tu ce qui se tient entre tes mains ? Es-tu prêt.e à prendre le relais, à ton tour, laisser libre court à la vie plutôt qu'aux injonctions confectionnées par d'autres? Te sens-tu capable de relever le défis, de te prendre toi-même par la main pour nous rencontrer? Penses-tu seulement que cela soit possible ?

Elle te regarde à n'en plus pouvoir respirer. Regarde, toi aussi, mets toi à écrire, réponds lui car tu le peux.

...D'AUCUNE EAU.

Le soir, quand Elle se couche, je me réveille. Je me glisse sous la frontière de sa peau. Je n'ai pas de limite, je passe à travers ses cellules et l'incite à passer le pas de son corps, à rejoindre la mer en bas de la colline. Elle me suit, je suis profondément touchée par son innocence. Elle rejoint le sommeil comme un navire quitte le port. Elle connaît dans la nuit la réparation du jour. Depuis peu, Elle entend la mer, pas avec les oreilles, non, avec toute sa chair. Elle met son souffle au diapason avec les vagues, qui plus bas, s'écrasent sur la digue, s'étalent sur la plage. Je passe plus facilement, embarque, chaque fois, un peu plus d'Elle ailleurs.

Elle rêve.

Son regard se déplace, Elle entend la mer même éveillée. Elle perçoit son mouvement entre chaque chose. De chaque goutte d'eau, Elle prend et rend au monde.

ENTRE OÙ TU AS ENVIE...

Je regarde son corps étendu sur le matelas posé à même le sol. Elle respire calmement. Le désir entre par l'ouverture de la hutte avec la dernière vague poussée par le vent venu du large. Comme une main douce et ferme, il s'appuie sous la plante de ses pieds, en silence je frissonne. Il me semble voir sa poitrine se soulever plus amplement et tarder à se relâcher. Le souffle du désir remonte le long de ses jambes, se fraye un chemin à l'intérieur. Son corps est un temple dont seuls les marées et la lune peuvent franchir le pas. Elle esquisse un léger tremblement. Je glisse hors de la hutte suivant le retrait de la vague et me laisse couler dans les profondeurs de la mer.

N'OBSERVE PAS, N'EXAMINE PAS,

Je souffle sur tout son corps, les poils se dressent, une algue bouge près du bord entre les rochers. Elle forme une tache humide qui se répand entre les grains de sable, s'évapore dans le ciel, infiltre la terre. Le clapot des vagues frappe sa peau distendu, le rythme va et vient, nous entendons des rires au loin.

Les pêcheuses de la fin du jour cherchent les poulpes. Crabes et bernard-l'ermite passent sans prêter attention. Je souffle encore, plus fort, soulève quelques brins de sable qui s'accrochent à sa peau. Elle ne pense pas, le sable non plus.

L'enfant, les pieds dans l'océan jusqu'aux genoux, regarde à travers les reflets de l'eau tout ce qui fait vie. Entre les algues, un crabe doré attire son regard. Une vague soulève le fond, emporte le signe tel un appel à la noyade. Il cherche, plonge sa main entre les herbes marines, enfonce ses doigts dans le sable vaporeux, sent se dérober la promesse d'une réponse. D'éblouissement, il prend sa respiration dans l'eau. Un ras de marée, comble ses alvéoles.

Elle sent l'eau à l'intérieur, sans voir, Elle sait.
La mère n'a pas de secret.
Un rayon de soleil traverse la surface de l'eau, l'enfant l'effleure.
Sur la plage, Elle suit le chemin souterrain de l'eau qui remonte à la surface, garde un œil puissant sur le souffle noyé.

Elle entend ce qui depuis les fonds marins appelle sa chair.

Je lui parle de ces paysages inconnus que chacune de ses cellules arpente depuis bien avant ce monde.

Elle m'écoute, me laisse faire, veille sur l'enfant sans jamais interférer.

L'enfant ne voit pas le crabe grimper sur son bras, remonter le long de ses os blancs, le guider là où il fait sombre pour attendre.

Le crabe murmure à l'oreille de l'enfant les secrets des abysses, les lumières d'obscurité, la certitude d'un ailleurs d'une infini plénitude.

MENACE LE TRAVAIL

pas pouvoir

à force de ne

pas pouvoir

pas pouvoir travailler
pas pouvoir se conformer
pas pouvoir aimer
pas pouvoir baiser
pas pouvoir supporter le monde

se dé battre pour exister dans la foule aveuglément
renoncer à la liberté sous prétexte de productivité

des penser pour mieux vivre perdre son temps pour
qui quoi rien ne va de soi

ajourner le soleil qui se lève l'impermanence du monde
abandonner chaque jour recommencer sans but ni loi

dispar être à l'aube de la vie esprit paresseux vide
fourré d'une chantilly à l'arsenic

besoin de rien
que toi
entouré d'eau
plein d'air
sous toi

réapprendre à jouer émerveillée par la mousse tuilée
lasse aux rayons de l'ombre

joyeuse noirceur une forêt attend sous la peau de la
terre le réseau racinaire bat

ouvrir la porte d'un foyer sans âge faire corps d'un
souffle qui écoute rage indisciplinée

se perdre jusque là chemin sans retour dépliant
chaque brin d'air sauvagement commencer à vivre

Pouvoir respirer
Pouvoir rêver
Pouvoir embrasser
Pouvoir jouir
Pouvoir

entre voir

...SOIS DANS TON DROIT,...

sous son apparence apaisante
englobante
bienveillante

rugit la vieille rengaine
de l'école républicaine

carcan rouge de colère
d'une langue
sans frontière

rage des mots
conventions mortifères
maux d'une société figée
nécessité de s'émanciper
pour rêver

rouge d'amour
passion solitaire de nos pensées
incarnées dans les vents
d'une vie intense

SOIS MALINE,

C'est décidé, aujourd'hui nous franchirons le seuil entre le proche et les lointains, entre les jours et la nuit, entre le maintenant et les après, entre lui et moi. Nous irons là où personne n'a osé, accueillir le silence et encaisser les matins. Elle se dit en regardant l'enfant qu'il suffit de franchir le pas de nos habitudes pour me retrouver.

MONTRE TES YEUX,

Elle me regarde comme on regarde un burin. Son regard à quelque chose d'intrusif. Elle veut écrire et pourtant, Elle me regarde.
Sans même me parler, je La sens m'ordonner d'agir avec fermeté.
Sa feuille reste blanche et toute ma face se brouille de mots et de phrases que je lui jette au visage.
Elle se détourne de moi, ne me voit plus, m'ignore et écrit dans la pénombre de son entre intérieur. Je n'existe plus, Elle me nie et je naîs sous sa plume, sur la page blanche.
Elle m'a montré ses yeux pour pouvoir m'écrire.
Cette autre moi, qui entre les lignes, apparaît me regarde et soudain je ne me reconnais plus.
Elle, sorcière, au visage fermé, à la voie silencieuse, à l'ora si bruyante.

METS-TOI POUR AINSI DIRE EN CONGÉ.

Je respire.

Elle me laisse circuler librement, j'entre, froide comme l'air de l'hiver et me réchauffe au coin du feu de son corps. Je ressors, doucement, en prenant mon temps, chaude comme une canicule de début d'été.

Elle sourit. Nous apprenons à nous reconnaître.

Les jours de grande fatigue, le burin tape depuis l'intérieur, cherchant à ouvrir une voix. Par tous les chemins de son corps, le monde ressent les contretemps de battements abandonnés à leur sort.

Quand les brèches se font trop nombreuses, qu'Elle ne peut plus rien y faire et que son eau lui échappe, Elle m'appelle et accepte que je lance autant de fils de soie que possible pour la retenir en dérive.

Je me glisse dans une brèche pour souffler une colère tout près de son centre.

De fêlure en fissure, de couture en agrafe, son enveloppe se transforme, devient robuste.

Elle dort comme on meurt, avec cette étrange sensation d'éternité, qu'après, il y a tout autre chose. Son cœur, son souffle, son sang, tout ralenti, je me liquéfie avec Elle, plonge dans la mer, lâche prise jusqu'à accepter de ne plus respirer.

Le burin est toujours là en Elle, assis calmement dans un coin de son intestin. Il reste prêt au moindre signe pour cogner à son corps son désaccord.

Elle marche plus lentement. L'enfant la prend par la main. Ils s'allongent sur le sable chaud et parlent aux nuages. Je les regarde du haut des collines. Elle me fait un signe en forme de ciel sans air.

Dans ses yeux, je lis et j'écris la suite.

...ACCORDE-TOI LE SOLEIL.

Le soleil trace ses premiers rayons dans l'air. Délicatement, comme une fleur qui tombe de l'arbre à l'automne, Elle soulève le drap et s'assoit au bord du matelas. Elle sent la chaleur de la nuit s'évaporer tout autour d'Elle. Elle se glisse dans un tissu aux couleurs vives et se lève. Face à la fenêtre sans rideau, sa main agrippe la poignée en métal autour de laquelle se balance un piège à rêves. Elle ne se retourne pas, ne veut pas savoir ce qu'il reste d'hier, certaines disent qu'Elle est amnésique.

Dans une longue et profonde inspiration, Elle s'ancre dans le présent, expire et tourne le bouton. La fenêtre s'ouvre dans un léger grincement. Derrière Elle, le drap murmure. Elle sent l'air passer à travers les persiennes. Le temps d'une expiration, Elle ferme les yeux pour sentir chaque poil de son corps se soulever sous l'effet de ce courant qui le traverse. La respiration suivante, Elle saisit le système d'ouverture des volets, soulève, tourne, relâche, il hurle à la nuit d'en finir. Le vent lui arrache des mains et les fait claquer contre la façade marquée par les embruns marins.

...PRENDS SOIN DE L'ESPACE...

Le jour se lève, pas un bruit, le vide. Son regard file, s'évade, s'étire aussi loin qu'il le peut, scrute l'horizon, cherche l'invisible. Au-delà du ponton, la mer. Son esprit s'extrait de l'étreinte de son corps et le temps d'un instant, Elle n'est plus ni ici, ni ailleurs, Elle est poussière dans le courant d'air qui vient de passer. Elle rejoint les absents pour s'assurer de ne pas les oublier. La nature frissonne. La vie s'écoule, aussi légère et fragile que la brise. Elle se concentre pour retenir cet instant, sa futilité, sa magie, son infini, et conserver son empreinte pour la journée. Elle perçoit les heures à venir avec la liberté du vent, va dans une direction puis la minute suivante dans l'autre. Elle écoute le monde, vit sans prétendre devoir y apporter une quelconque pensée. Elle le laisse la traverser, infuser en Elle et ne décide rien. Le chant d'un oiseau illumine le ciel et lance une amarre à son âme. Au loin, un bateau passe, à nouveau le silence. Une femme descend vers la mer, passe devant la fenêtre, à nouveau le silence. Elle attend, tend l'oreille, écoute. Elle prend son courage à demain et franchit intérieurement le rebord de la fenêtre. Sans s'en rendre compte, la journée a commencé. Elle se détourne de la fenêtre et va réveiller l'enfant.

je suis vivante
morte à la fois,
je suis morte de peur
pourtant je suis en vie,
insouciante,
je traque les esprits,
les idées

NE NÉGLIGE LA VOIX D'AUCUN ARBRE,...

Elle a les yeux fermés, recouvert par l'ombre d'une casquette. L'eau entre et sort dans ses conduits auditifs au rythme de sa poitrine qui se soulève, s'étire sur les galets, puis se vide. L'air repart, l'eau entre, je perds pied. Elle ne me retient pas, tout recommence, sa bouche est pincée incapable de laisser franchir le seuil de son corps au moindre mot. L'eau se retire, l'air entre, écarte ses os, pousse les meubles anciens, distribue l'espérance d'un autre monde au frémissement de la vie. La bouche toujours fermée, Elle retient l'air, ses yeux s'ouvrent, l'eau revient vers Elle, l'air s'échappe malgré son désir de la retenir en son sein. Je m'échoue à ses pieds, nous savons que rien ne s'arrête et c'est peut-être ce qui nous effraye le plus.

Après, encore et pour toujours la vague revient, repart. Elle voit le monde bouger au rythme de cette mer qui, bien avant la terre, bien avant les pères et les mères, pulsait entre les bras des étoiles. Un petit galet, roule, tourne, repart, revient. Elle entend l'histoire en lui, la voix silencieuse des inaudibles. Elle appelle aux cris intérieurs, à l'air qui se déverse d'Elle sans trouver comment émettre un son. Je pousse les gouttes d'eau, soulève l'air, attrape une vague plus haute que les autres, la fait se fracasser de tout son long là où personne ne peut l'imaginer.

Elle entend la supplication du fond des mers, je relâche les vagues qui se retirent dans un unique mouvement vers le large.

...N'AIE PAS D'INTENTION.

Nage, nage, nage toujours plus loin, toujours plus profondément.

Ne tente plus de respirer.

Fond toi dans le monde qui t'entoure, ne cherche pas à le modifier.

Rappelle-toi à ce qui coule dans chacune de nos cellules.

Ignore les bruits du monde humain.

Écoute le son de chaque particule d'eau qui résonne dans la vasteté de l'océan.

Ouvre les portes de ta rivière intérieure, mais retient ce qui t'es essentiel.

Laisse-toi couler, accueille ton humanité.

Regarde la surface sans jamais désirer y revenir.

Seules les folles regardent en arrière.

Devant s'ouvrir la noirceur du monde, déverses-y ton âme.

...DONNE DES FORCES AUX INCONNUS,

Toi, oui, toi !
C'est à toi que je m'adresse
tu ne me vois pas
tu ne m'entends pas
tu ne considères même pas que je puisse penser
je suis pourtant partout,
en toi,
autour de toi,
je t'ai vu naître,
je te verrai mourir.

Toi, oui, toi !
Que t'arrive t'il ?
À quel moment t'es tu arrêté de vivre ?
À la sortie du ventre de ta mère ?
À tes premiers pas ?
À tes premiers mots ?
À ton entrée à l'école ?
Quand tu as appris à écrire ?
Quand tu as appris à lire ?
Quand tu as arrêté d'avoir peur des monstres ?
Quand tu as appris à compter ?
À ton premier amour ?
À ton premier travail ?
À ton premier enfant ?
À ton premier cancer ?
À ton dernier souffle ?

Je te regarde te débattre avec le temps,
avec l'argent,
avec ton téléphone,
avec tes parents,
avec tes enfants,
avec tes voisins,
avec le monde.

As-tu oublié qui tu es ?
As-tu seulement vécu ?
Écoute le son du vent sur ta peau,
noue ton regard dans celui d'un.e autre,
oublie ton corps à l'herbe d'une prairie,
à l'eau d'un lac, à l'immensité du ciel

Toi, oui, toi !
Rappelle toi que tu as été moi
et que tu seras autre.
Rappelle-toi que l'humanité n'est pas la seule forme de
vie sur terre.
Rappelle-toi que tu n'as pas demandé à être là.
Rappelle-toi que tu n'es rien d'autre que moi,
une goutte d'eau tombée du ciel,
dégoulinant de tout son être,
s'enfonçant dans la terre,
changeant de forme constamment.

Toi, oui, toi !
Tu es vivant.e
alors vis,
nourris la vie en toi,
chéri chaque jour comme le plus précieux cadeau.
Suis mon exemple, soit liquide,
accepte le rythme des marées,
les forces plus grandes que toi,
le cycle sans fin des vagues
qui s'étalent sur la plage,
puis se retirent.

Toi, oui, toi !
Ne crains pas la fin,
elle est une fiction effrayante,
vis.
Toi, oui, toi !
Vis, c'est le mieux que tu puisses faire.

SOIS ÉBRANLABLE.

Elle s'adresse à moi, soudain dans l'urgence, comme si pour la première fois Elle me voyait.

Depuis combien de temps es-tu là ?

Je ne suis pas sûre de bien comprendre sa question, car je ne suis pas là, du moins pas là où Elle m'attend.

Je sais que tu es là !

Elle insiste, puis-je seulement me dérober à Elle. Une vie à l'observer à me saisir de l'évitement des vivants, à lui suggérer d'écouter. Et là voilà qui me voit. Je n'avais pas envisagé qu'elle puisse me voir. Elle est pleine de surprise.

Ah, tu ne me croyais pas capable,

Elle commence à s'enervier, Elle, pourtant si calme, tout au long de sa vie, comme une marée, prévisible et perpétuellement à l'heure.

Sorcière !

La voilà qui hurle. Je me ratatine entre deux eaux, comme un pincement entre deux cervicales qui stoppe la marche du monde.

Le silence remplit l'enveloppe de chair terrestre, glisse le long de ses cuisses et finit par remplir les océans. Deux larmes pointes à la surface de sa peau.

Elle m'a vu dans son rêve avant que l'obscurité ne la traverse pour la dernière fois. C'est cette dernière image qui la suit dans son sillage.

J'ouvre l'air, écarte quelques gouttes d'eau, m'apprête à lui répondre.

J'écrase le temps.

...RESTE PRÊT(e) POUR LES SIGNES,

Vas t'en
reste,
tu es suffisante
Reste,
tu l'aimes
tu as besoin de ton enfant
Vas t'en
reste,
non
reste car tu ne sais pas faire autrement

Quoi tu souffres encore
C'est qui on
ON
Moi et ton fils
Ma famille
ON, nous
Nous serons là

Rien,
Aime le
quitte le
Vas t'en
cela ne change rien à l'amour

Vis
Je suis dans le vent,
couchée sur ta joue
Je suis partie pour que tu puisses vivre
non reste

je survis
mais peut-être pas vous

Cours, cours, fuit
tant qu'il est encore temps
mais non
pour qui te prends tu

Le monde est ainsi fait
que tu n'y peux rien

Bats toi,
bats toi pour tes idées
pour ta liberté
Nous sommes une lignée de femelles
fortes
libérées
passées avant, et entre nous

non ne réfléchit pas
ressent
tu ressens de partir
alors part
tu ressens de rester
alors reste
tu change d'avis
très bien
continue

rien
non
rien

tout est futile
tout est sérieux
et important
mais rien
n'a de sens

Oh et
puis sinon
oublie tout
n'accorde d'importance à rien
et ce qui s'impose
est le bon choix

Tu n'y peux rien
tu peux tout

Lui n'y est pour rien
alors seul lui
aura besoin de toi
de toi qui te dépasse

moi aussi j'ai besoin
que tu te dépasses
pour moi
pour nous, lui, lui, moi et toi

remplis toi du soleil
laisse le vent
te montrer le chemin
reste au chaud
quand ce n'est pas le

bon jour
évade toi quoi qu'il se passe
quand
se sera
le bon jour

Suis ta main,
la sienne
la mienne

Laisse toi aller
toutes les voix dans ton sommeil
te ressemblent,
elles sont ce que tu n'écoutes pas
le jour

...VIGILANTE.

Il n'y a plus rien ensuite.

Toi, oui, toi qui nous lis, que trouves-tu entre ces lignes, tu nous écoutes et nous cherche depuis que tu as ouvert la porte entre deux mondes.

Qui est Elle, où est ton je? Je ne suis pas à toi, mais bien à Elle. Arrête de me voler, de me piller sans demander, il ne reste de nous que des poussières, même après cela, c'est nous encore et pour toujours.

Toi, oui, toi, avec tes deux yeux et tes mains tremblantes, tu ne sais plus bien si du dedans ou du dehors tu sais tirer le réel.

Penses-tu être seule ?

Retiens-tu la leçon, celle du monde bien plus grand que toi, que les mots ne suffisent pas. Tu te caches derrière un livre, un écran, un crayon, mais tu n'as de cesse de chercher, chercher d'où te provient cette voix qui depuis le dedans t'échappe, échappe au monde.

Dieu, saintes horreurs que tu rapportes de toute ton ignorance.

Toi, oui, toi, ne vois tu pas ce qu'Elle a de divin et qui ne t'appartient plus ?

Abandonne le vivant tout en étant parmi lui, regarde une femme qui marche à la hauteur d'une racine, vois l'enfant dans la goutte et attire à toi les grains de sable, les vagues et les courants. Perds-toi, laisse filer le temps. Elle est là depuis avant que les constructions existent.

Je suis arrivée après, et pourtant Elle m'a toujours cru être celle qui La devance.

Toi, y comprends-tu encore quelque chose au temps qui passe et à l'espace qui rapeutisse, acceptes-tu de te perdre ?

Oui tu y es, Elle est près de toi.

JOUE LE JEU.

Dans ce puzzle qu'est son corps, petit à petit, Elle parvient à écouter chaque partie de son tout.

Emmêlé à ses cordes vocales, pousse un pissenlit. Quand elle chante, une lumière traverse ses pores et rejoint l'autre près d'Elle qui, sans savoir pourquoi, se sent mieux juste par sa présence.

Une algue marine, arrivée là par une tasse d'eau de mer, s'accroche dans un petit recoin de son foie. Elle sent le battement de cette pièce du fond des mers et les jours de grande tristesse Elle se blottit dans ce rythme qui de quelque part lui rappelle sa mère. Elle sait que cette part d'Elle est sur le départ, que quelque chose l'appelle ailleurs et que vient le temps où depuis son corps l'algue battante va à la rencontre d'une autre.

Sous la peau de son ongle du petit doigt de la main droite, juste en dessous de cette engelure qui malgré les temps chaud résiste sur sa peau, s'installe un brin d'herbe du sommet de l'Himalaya. Elle habite ce petit rien qui porte en lui un vent glacial. Depuis sa mère, il grandit en Elle. Il ne voyage pas vers le petit garçon, lui a toujours les mains chaudes.

Une ourse l'habite, une pâte chaude et immaubile qui s'accroche à son cœur. Ce bout d'Elle lui vient d'un homme qu'Elle a un jour aimé et qui en Elle laisse cette marque et l'enfant. Elle souhaite les jours dans vent qu'il la quitte.

A l'heure de sa mort, chaque pièce de ce puzzle retourne sur la terre, dans l'eau dans l'air et continue de hanter comme des fantômes un autre être, une autre chose, racontant nos histoires à toutes, tout et tous. Dans son dernier souffle, Elle sait que le petit garçon est là et dans un dernier baiser, Elle dépose sur sa joue un baiser teinté d'humidité qui me permet à moi de passer enfin d'Elle à lui. Il y a une chose qui ne peut se défaire d'une lignée, ce petit brin de vent, d'eau, d'air et de feu qui tient ensemble chaque pièce du puzzle.

Je connais chaque bout en Elle, je suis cette matière invisible et inaudible qui les tient toutes ensemble. Je suis ce qui ne peut-être qu'Elle, je suis ce qu'Elle lui lègue dans ce dernier baiser, dans ce transfert futile de matière entre Elle et lui. Elle lui lègue le monde des vivants et des morts, tous les sons et toutes les pensées de la terre, qui depuis qu'elle est terre abrite une trésor accessible seulement à celles qui acceptent de n'être qu'un bout de tout, composé de rien et de chacun.

Je contemple le petit garçon, assis, les jambes repliées
 contre lui. Il pleure et me cherche du regard, comme
 pour me dire, moi aussi j'ai mes moments de tristesse.
 Il est dans le coin, comme sa mère avant lui.
 Il ne faut pas, nous ne décidons pas, nous ne dessinons
 pas. Elle est une révolte sous la forme d'un corps, une
 invitation, pas une injonction, le réel fuit les rêves et la
 réalité a un goût d'inachevé. Elle est tout et rien à la
 fois, une impermanence du monde, un vide en forme
 d'abri. Elle nous précède et peuple le monde. J'aime les
 alternatives réalistes qu'Elle installe en moi, en lui, tels
 des refuges.
 Il L'attend, Elle. Lui et moi savons où vont les morts,
 les mots, les langues et le silence. Elle nous a appris à
 écouter les sons inaudibles, ceux bien cachés en nous,
 qui brûlent à l'intérieur et que souvent nous négligeons.

...JE TE SUIS.

Je contemple le petit garçon, assis, les jambes repliées
 contre lui. Il pleure et me cherche du regard, comme
 pour me dire, moi aussi j'ai mes moments de tristesse.
 Il est dans le coin, comme sa mère avant lui.
 Il ne faut pas, nous ne décidons pas, nous ne dessinons
 pas. Elle est une révolte sous la forme d'un corps, une
 invitation, pas une injonction, le réel fuit les rêves et la
 réalité a un goût d'inachevé. Elle est tout et rien à la
 fois, une impermanence du monde, un vide en forme
 d'abri. Elle nous précède et peuple le monde. J'aime les
 alternatives réalistes qu'Elle installe en moi, en lui, tels
 des refuges.
 Il L'attend, Elle. Lui et moi savons où vont les morts,
 les mots, les langues et le silence. Elle nous a appris à
 écouter les sons inaudibles, ceux bien cachés en nous,
 qui brûlent à l'intérieur et que souvent nous négligeons.



voix julie heyde
musique minna koskenlahti
enregistré en octobre 2025

Elle se mêle au monologue de Nova, aux mots de peter handke, dans Par les Villages.

Ces mots, ceux là, pas d'autre, non juste ceux-là, comblent le vide, font disparaître les mots «destin» et «fin».

“Joue le jeu. Menace le travail encore plus. Ne sois pas le personnage principal. Cherche la confrontation, mais n’aie pas d’intention. Évite les arrière-pensées. Ne fais rien. Sois doux et fort. Sois malin, intervien et méprise la victoire. N’observe pas, n’examine pas, mais reste prêt pour les signes, vigilant. Sois ébranlable. Montre tes yeux, entraîne les autres dans ce qui est profond, prends soin de l’espace et considère chacun dans son image. Ne décide qu’enthousiasmé. Échoue avec tranquillité. Surtout aie du temps et fais des détours. Laisse-toi distraire. Mets-toi pour ainsi dire en congé. Ne néglige la voix d’aucun arbre, d’aucune eau. Entre où tu as envie et accorde-toi le soleil. Oublie ta famille, donne des forces aux inconnus, fous-toi du drame du destin, dédaigne le malheur, apaise les conflits de ton rire. Mets-toi dans tes couleurs, sois dans ton droit, et que le bruit des feuilles devienne doux. Passe par les villages, je te suis.”

peter handke, *Par les villages*

Étape de création - juin 2026

Elle voit le jour au fil du DU d'animation d'atelier d'écriture, AMU 2025/2026. Ce chantier d'écriture me permet de trouver la voix.e qui relie nombre de mes textes.

Il cherche à explorer une forme nouvelle de narration à travers des écrits sémantiques et asémantiques où l'écriture crée délibérément le trouble chez le lecteur, une sensation de perte de repère.

Elle est l'exploration d'un monde intime et universel à la fois.

Merci à delphine eyraud pour sa guidance sur le chemin.
Un journal de création accompagne cette étape de création.

[illegible]